

qui venaient officiellement en contact avec " les gens du pays—*The natives* " — de posséder la langue française. Si le brave général revenait sur la terre canadienne il trouverait encore matière à exercer son zèle.

Malgré l'amitié du général Murray pour les Canadiens et la largeur de vues de certains hommes d'État anglais, il n'est guère probable que nos ancêtres eussent jamais réussi à conquérir l'usage du français comme langue officielle, sans l'aide des événements que Dieu dirige à son gré.

La France semblait avoir oublié son ancienne colonie; elle ne s'en occupait plus; et l'Angleterre, ainsi encouragée, aurait sans doute tenté sérieusement d'angliciser à fond notre pays, si la Providence n'avait envoyé aux Canadiens un secours inattendu. Ce secours venait de ceux qui avaient toujours été les plus implacables ennemis de la Nouvelle-France: les Bostonnais.

En effet, à peine l'Angleterre eut-elle obtenu de la France la cession du Canada que ses autres colonies d'Amérique manifestèrent des signes de vif mécontentement. Les premiers grondements de la grande Révolution se faisaient entendre, et les hommes d'État anglais comprirent que le plus sûr moyen pour l'Angleterre de conserver le Canada, c'était de se concilier les Canadiens. Ceux-ci, du reste, se rendirent bientôt compte du parti qu'ils pouvaient tirer de la situation. Des seigneurs et des notables adressèrent un mémoire au roi d'Angleterre pour lui exposer que si l'Angleterre voulait se maintenir au Canada, elle devait accorder aux habitants tous les droits et privilèges d'hommes libres. " S'il y a moyen d'empêcher ou au moins d'éloigner cette révolution, disaient les auteurs du mémoire, ce ne peut être que de favoriser tout ce qui peut entretenir une diversité d'opinions, de langues et d'intérêts entre le Canada et la Nouvelle-Angleterre " (2).

C'était là de l'habileté et de la diplomatie de bon aloi. Mal-

---

(2) Garneau.